

était unique³. J'ai connu un ancien domestique⁴ de la maison de Condé, qui disait que le grand Condé, à l'âge de vingt ans, étant à la première représentation de *Cinna*, versa des larmes à ces paroles d'Auguste :

Je suis maître de moi comme de l'univers :
Je le suis, je veux l'être. O siècles ! ô mémoire !
Conservez à jamais ma dernière victoire.
Je triomphe aujourd'hui du plus juste courroux
De qui le souvenir puisse aller jusqu'à vous !
— Soyons amis, Cinna ; c'est moi qui t'en convie.

C'étaient là des larmes de héros. Le grand Corneille faisant pleurer le grand Condé d'admiration est une époque bien célèbre dans l'histoire de l'esprit humain⁵.

³⁰ La quantité de pièces indignes de lui qu'il fit, plusieurs années après⁶, n'empêcha pas la nation de le regarder comme un grand homme ; ainsi que les fautes considérables d'Homère n'ont jamais empêché qu'il ne fût sublime. C'est le privilège du vrai génie, et surtout du génie qui ouvre une carrière, de faire impunément de grandes fautes⁷.

Corneille s'était formé tout seul ; mais Louis XIV, Colbert, Sophocle et Euripide contribuèrent tous à former Racine. Une ode qu'il composa à l'âge de dix-huit ans, pour le mariage du roi, lui attira un présent qu'il n'attendait pas, et le détermina à la poésie. Sa réputation s'est accrue de jour en jour et celle des ouvrages de Corneille a un peu diminué. La raison en est que Racine, dans tous ses ouvrages, depuis son *Alexandre*, est toujours élégant, toujours correct, toujours vrai, qu'il parle au cœur⁸, et que l'autre manque trop souvent à tous ces devoirs. Racine passa de bien loin et les Grecs et Corneille dans l'intelligence des passions⁹, et porta la douce harmonie de la poésie, ainsi que les grâces de la parole, au plus haut point où elles puissent parvenir. Ces hommes enseignèrent à la nation à penser, à sentir et à s'exprimer. Leurs auditeurs, instruits par eux seuls, devinrent enfin des juges sévères pour ceux mêmes qui les avaient éclairés...

⁴⁰ La singulière destinée de ce siècle rendit Molière¹⁰ contemporain de Corneille et de Racine...

³ Voltaire considérait *Cinna* comme le chef-d'œuvre de Corneille. — ⁴ Personnage faisant partie de sa « maison » (lat. *domus*). — ⁵ Voltaire s'est montré sévère pour Corneille, qu'il trouvait souvent mauvais « par le style, par la froideur de l'intrigue, par les amours déplacés et insipides, et par un entassement de raisonnements alambiqués qui sont à l'opposé du tragique ». Mais il admire vivement le sublime cornélien, par exemple le « Qu'il mourût » d'*Horace*. — ⁶ « *Pulchérie, Agésilas et Suréna*, Fruits languissants de sa vieillesse, Trop indignes de leurs aînés » (*Temple du goût*). — ⁷ Voltaire excuse de même les irrégularités de Shakespeare. — ⁸ « Plus pur, plus élégant, plus tendre Et

parlant au cœur de plus près, Nous attachant sans nous surprendre Et ne se démentant jamais » (*ibid.*). — ⁹ [Corneille] « n'a presque jamais parlé d'amour qu'en déclamateur, et Racine en a parlé en homme » (*A d'Argenson*, 1739). Voltaire ne reproche à Racine que la fadeur galante de ses héros amoureux : « Ils ont tous le même mérite. Tendres, galants, doux et discrets. Et l'Amour qui marche à leur suite Les croit des courtisans français » (*Temple du goût*). — ¹⁰ « Molière fut, si on ose le dire, un législateur des bienséances du monde », et surtout « il était philosophe ». Cependant Voltaire lui reproche, dans le *Temple du goût*, de « descendre au bas comique » pour plaire au peuple.

C'était un temps digne de l'attention des temps à venir que celui où les héros de Corneille et de Racine, les personnages de Molière, les symphonies de Lully toutes nouvelles pour la nation, et (puisqu'il ne s'agit ici que des arts) les voix des Bossuet et des Bourdaloue se faisaient entendre à Louis XIV, à Madame, si célèbre par son goût, à un Condé, à un Turenne, à un Colbert, et à cette foule d'hommes supérieurs qui parurent en tout genre. Ce temps ne se retrouvera plus, où un duc de La Rochefoucauld, l'auteur des *Maximes*, au sortir de la conversation d'un Pascal et d'un Arnauld, allait au théâtre de Corneille.

« Il ne s'éleva guère de grands génies depuis les beaux jours de ces artistes illustres ; et, à peu près vers le temps de la mort de Louis XIV, la nature sembla se reposer... Le génie n'a qu'un siècle, après quoi il faut qu'il dégénère. »

1. Corneille : a) Préciser les difficultés qui rendent plus grand son mérite ; — b) Quelle est, pour Voltaire, sa qualité dominante ? vérifier cette opinion ; — c) Quelles sont ses faiblesses ? comment Voltaire nous les rend-il sensibles ?
 2. Racine : a) Quelles sont, selon Voltaire, ses qualités essentielles ? Vérifier ces éloges à l'aide d'exemples personnels ; — b) Comparer l'idéal voltairien de la tragédie à celui de Boileau (XVII^e Siècle, p. 342).
 3. Définir d'après ce passage la critique littéraire de Voltaire. Préciser les causes qui lui semblent de nature à influencer la création littéraire.
- EXERCICE : Le parallèle entre CORNEILLE et RACINE selon Voltaire et selon La Bruyère (XVII^e Siècle, p. 399) : points communs et différences.

Un monarque éclairé... chez les Chinois

Le *Siècle de Louis XIV* se termine de façon inattendue, après les questions religieuses, par un chapitre intitulé *Disputes sur les cérémonies chinoises* (chap. XXXIX). Utilisant les *Lettres édifiantes* des missionnaires, l'auteur y relate les efforts des Jésuites pour christianiser la Chine et leurs querelles avec les Dominicains qui les accusaient de tolérer le culte idolâtrique des ancêtres et de Confucius. VOLTAIRE admire ce peuple *déiste et vertueux* et oppose la sagesse pacifique des Chinois à l'esprit mesquin et querelleur des missionnaires. La fin du chapitre, addition de 1768 est particulièrement intéressante du point de vue artistique. Retrouvant son génie de conteur, VOLTAIRE transforme cette page d'histoire orientale en *récit exotique édifiant*, conclusion constructive au *Siècle de Louis XIV*. L'empereur Young-tching, modèle des monarques, a su éviter les erreurs de Louis XIV : il assure la prospérité matérielle de ses sujets et chasse les « fanatiques » au lieu de s'égarer dans leurs querelles théologiques.

Le nouvel empereur Young-tching¹ surpassa son père dans l'amour des lois et du bien public. Aucun empereur n'encouragea plus l'agriculture. Il porta son attention sur ce premier des arts nécessaires² jusqu'à élever au grade de mandarin du huitième ordre, dans chaque province, celui des laboureurs qui serait jugé, par les magistrats de son canton, le plus diligent, le plus industrieux et le plus honnête homme ; non que ce laboureur dût abandonner un métier où il avait réussi pour exercer les fonctions de la judicature, qu'il n'aurait pas connues ; il restait laboureur avec le titre de mandarin ; il avait le droit de s'asseoir chez le vice-roi de la province, et de manger avec lui.

¹⁰ Son nom était écrit en lettres d'or dans une salle publique. On dit que ce règlement si éloigné de nos mœurs, et qui peut-être les condamne³, subsiste encore.

— 1 Fils de Kang-hi qui avait admis l'apostatisme des jésuites en Chine. — 2 Idée chère à Voltaire (cf. p. 117). — 3 Satire de l'esprit de caste. Préciser le sens de cette anecdote symbolique.